



Aulnay-Aubervilliers. – Le ras-le-bol des contrôleurs du RER. – Drancy : la cité de la Muette, cité modèle. – Des logements sociaux aux camps de concentration. – La fleur-baromètre.

Jeudi 25 mai. Ce n'est finalement pas la Bérésina. A la gare du Nord ils sont entraînés au pas de course par la foule sombre et muette dans les boyaux de la gare souterraine du RER. Les panneaux d'affichage sont morts, les guichets déserts, et d'ailleurs il n'est pas question de billets, tout le monde se rue sur les tourniquets déconnectés, un assaut en débandade. Ils sont lancés, compressés, écrasés à l'intérieur d'un wagon sans lumière, toujours dans un épais silence, personne ne regardant personne. Et miracle, le train part, un quart d'heure plus tard ils sont à Aulnay, sans arrêts intermédiaires, et ils se jettent, toujours courant, dans le souterrain inondé, pour ne pas être bousculés, piétinés par leurs covoyageurs lancés au galop comme un troupeau de bisons.

Par la suite ils liront dans la presse que s'ils étaient passés par le grand hall de départ de la gare du Nord, ils auraient participé à des événements étonnants. A 18 h 23 le trafic s'est interrompu, tous les panneaux ont été bloqués et les haut-parleurs se sont tus. La foule s'est précipitée en scandant : « On veut des trains ! » et « On a payé ! », puis, exaspérée, bien résolue à exiger des comptes, elle s'est ruée sur l'escalier et le balcon intérieur menant au bureau de la direction. Une délégation a été reçue tandis que les CRS refoulaient les autres. Mais quand la délégation est ressortie sur le balcon, la foule de plus en plus nombreuse et grondante l'a prise pour un groupe



de grévistes ; elle s'est mise à hurler : « Fainéants ! Pourris ! », et à la bombarder de boîtes et de bouteilles de bière ; sur quoi les CRS sont à nouveau intervenus avec leur doigté habituel, portant l'algarabie à son comble.

C'est probablement à cette délégation qu'ils doivent d'avoir eu le train du miracle.

Dans la presse, les contrôleurs expriment leur ras le bol après l'agression dont trois des leurs ont été les victimes dimanche dernier. « Ils se mettent de plus en plus souvent contre nous. Si on contrôle un Noir ou un Maghrébin sans ticket, on est tout de suite raciste... On les connaît, ces bandes de jeunes, sur la ligne Bondy-Aulnay. Casser du contrôleur devient un jeu. La direction nous dit : si vous voyez des loubards, changez de voiture. On ne va quand même pas se rabattre sur les enfants et les mémés qui ont perdu leur carte vermeil ! ... Après trente ans de métier, c'est la première fois que j'ai vraiment peur. C'est dur, vous savez, d'en arriver là. On veut bien être un service public, mais on n'est pas des kamikazes. »

On va renforcer les effectifs policiers, on va surtout faire en

sorte que soient levées les contraintes qui empêchaient, pour des raisons de compétences territoriales, une même équipe de policiers d'agir d'un bout à l'autre d'une même ligne.

Insécurité du RER : du coup, on ressort au grand jour les derniers faits divers. Le bloc de béton jeté d'un pont contre un train de banlieue, et qui tue le conducteur. Et le tireur fou qui faisait des cartons sur les rames d'Orly. Et le viol de la jeune fille dans un wagon entre Choisy le Roi et Austerlitz. La délinquance : 20 % de délits en plus sur le réseau de banlieue depuis le début de l'année. Et la drogue, bien sûr, qui, chassée du métro parisien remonte le long des lignes de banlieue, refoulée jusqu'aux gares les plus lointaines – les Beaudottes ? – et, traquée encore dans celles-ci, jusqu'aux cités HLM elles-mêmes. M. Alain Faujas, dans *Le Monde*, n'est pas optimiste :

Si la solution policière n'était pas accompagnée d'autres mesures, elle consisterait à repousser un peu plus loin la délinquance...

La cause de cette délinquance est à rechercher dans un urbanisme qui a parqué les plus démunis loin des centres, tout en les soumettant au supplice de Tantale grâce au RER qui les met à vingt minutes des séductions de la société de consommation, aux Halles par exemple. Aucune politique de prévention ne réussira tant que n'auront pas été revus l'urbanisme, l'animation des jeunes banlieusards, l'assistance aux familles à la dérive et, bien entendu, le manque d'emploi.

*

Ce matin, départ définitif, avec bagages, pour Aubervilliers. Le train fonctionne à nouveau. La rame PAPY les emporte.

Longtemps, raconte François, l'enfant de la guerre qu'il a été a logé en lui une petite crainte tenace : la hantise, tapie dans un recoin de sa mémoire, que tout puisse à nouveau *s'arrêter*. Parce qu'il a connu les temps où il n'y avait plus de gaz, plus de chauffage central, plus de lumière, plus d'eau chaude. Où l'on manquait de nourriture. Où les *choses* étaient absentes, savon

ou chaussures. Et parce que, des années après, il a retrouvé cela dans tant d'autres pays. Il n'a jamais craché sur le progrès, mais il lui est toujours resté cette méfiance : ne pas se laisser surprendre par un brusque et nouveau hoquet de l'histoire. Alors, quand il cherche un logement, il regarde toujours s'il y a une cheminée, non pour le pittoresque mais au cas où il n'y aurait plus d'autre moyen de se chauffer. Et, à la campagne, s'il y a un puits et si le jardin est susceptible d'une bonne production légumière. Il a blâmé, sur les voitures, la disparition de toute possibilité de démarrage à la manivelle. Et il s'est alarmé quand il a appris que les derniers ânes du Poitou risquaient de disparaître : qui repeuplera, en cas de pénurie automobile, la France en mulets ? Non, il n'a aucun goût pour le rétro, il est convaincu que la machine à laver est une victoire majeure pour l'humanité et il aime écrire sur un ordinateur. Pourtant il s'inquiète de ne pas avoir conservé une vieille planche à laver et il garde sa machine à écrire. Et des crayons. Beaucoup de crayons.

Alors, quand il lit soudain, comme hier soir « *Arrêt total* », il imagine aussitôt des scénarios de catastrophes : comme dans ces vieilles sciences-fictions où l'auteur raconte que le « flux électrique » s'évanouit d'un seul coup sur toute la planète. Cette société est dix fois, mille fois plus vulnérable que celle où il est né. Débrouille, système D, tous les pauvres moyens qu'il a vu appliquer pendant la guerre et qui servent aujourd'hui à survivre dans ces banlieues du tiers monde qui forment les deux tiers du monde, seraient désormais impuissants, ici, pour pallier quelques jours de coupure électrique générale, de panne d'essence totale, ou simplement de pénurie prolongée. Tout s'écroulerait d'un bloc. Ce ne serait pas seulement du luxe, de la facilité de vivre, qui disparaîtrait. Ce serait peut-être la vie.

Oiseaux de serres chaudes soudain privés de chaleur, tombant d'un coup, raidis, rares poissons exotiques dont l'aquarium se dérègle, flottant le ventre à l'air ? Précieux habitants de la fragile, si fragile Europe.

*



Drancy. Cité de La Muette.

Vendredi 26 mai. Soudain dans la nuit la température a chuté de dix degrés et, du dixième étage de l'hôtel, ils voient qu'Aubervilliers a mis ses habits de banlieue : un petit matin gris, froid et sale. Eux, ils mettent une petite laine.

*

Midi à Drancy. Poteau indicateur avec des flèches : « Cité de la Muette - Cité du Square de la Libération - Gendarmerie Mobile. » Et plus loin :

Ici, l'OD HLM réhabilite la cité de la Muette,
369 logements.

Travaux financés par le concours du Conseil général,
de l'État et de la Région
Ici l'Etat investit pour votre avenir.

Des bâtiments gris de quatre étages, ou plutôt un seul bâtiment composé de trois barres disposées en U, collées à angle droit, sur deux cents mètres de long et quarante de large, autour d'un terrain qu'occupe un vague square, le quatrième côté, au sud, restant ouvert. A cette heure, la cité de la Muette, comme les autres, est déserte. Seules passent les habituelles ménagères rentrant de leur marché. Un jeune Tamoul attend un rendez-vous, s'impatiente et va régulièrement téléphoner à la cabine.

La cité donne une impression de dénuement. Pauvreté ? L'économie de la construction, d'abord, plus encore que sa vétusté : côté cour, une galerie, formée de piliers de métal malingres, peints en gris, ceinture ce fer à cheval et, au-dessus, la structure de fer et de béton est habillée de plaques d'aggloméré lépreuses qui ménagent des fenêtres étroites et des rangées verticales d'autres plaques de ciment à claire-voie, marquant la place des cages d'escalier. Côté jardin, sur le pourtour extérieur, les étages sont ceints d'un balcon qui court comme une cursive de porte en porte ; bien entendu, il n'y a pas ou plus de jardins autour de la cité, mais à perte de vue, les maisons de Drancy. Cette construction semble avoir été mal ajustée, ou alors, avec le temps, les cases de cette sorte de long damier vertical ont joué, le ciment s'est désolidarisé du fer, et tout est aujourd'hui de guingois. Façades fragiles comme un château de cartes. Jamais construction « moderne » n'a mieux mérité d'être comparée à une succession infinie de clapiers.

Sous les galeries, aucune vie. C'est sur l'extérieur que l'on trouve quelques commerces de quartier, la Pizza des Amis, un teinturier, des boutiques désaffectées.

A l'intérieur, au milieu, le square, avec des arbustes maladifs et quelques équipements de jeux enfantins en mauvais état, est clos et fermé à clef.

Ce n'est pas la misère, ce n'est pas la déglingue totale. Ce n'est ni gai ni sinistre. Le visiteur ressent seulement une vague tristesse qui se dilue dans l'uniformité du badigeon gris clair. Et les habitants, que ressentent-ils ?

Scellées sur le mur de la galerie de droite, tout de suite en

arrivant, on trouve trois plaques de marbre. Sur la plus grande, on lit :

EN CE LIEU
qui fut camp de concentration
de 1941 à 1944
100 000 hommes, femmes et enfants
de religion ou d'ascendance juive
ont été internés par l'occupant hitlérien
puis
déportés dans les camps d'extermination nazis
où l'immense majorité
a trouvé la mort

La cité de la Muette, 1935, l'une des plus grandioses tentatives de logement social de l'entre-deux-guerres.

La cité de la Muette, 1941-1944, camp de transit vers la mort.

La cité de la Muette, 1989, HLM décrépète.

La cité de la Muette, pièce en trois actes. Cité radieuse. Cité de la mort. Cité banale.

Banale. Banalisée. Et bientôt : réhabilitée.

Puisqu'on vous dit qu'il ne faut jamais perdre espoir.

*

Je suis juif.

Non, ce n'est pas exact. Comme on vous dit gentiment en Israël : « *Nobody is perfect.* »

(Mais, comme disait aussi la petite souris à l'éléphant, ce jour où les colonels grecs avaient décidé d'arrêter tous les éléphants qui n'auraient pas quitté le pays dans les vingt-quatre heures et qu'ils couraient tous deux, couraient, couraient comme des dératés vers la frontière : « Et comment je pourrais leur prouver, moi, que je ne suis pas un éléphant ? »)

Tu es juif, il est juif, nous sommes juifs, vous êtes juifs.

Ils sont juifs.

En vérité personne ne peut prouver qu'il ne l'est pas. Et personne ne peut non plus se mettre à la place de celui qui l'est.

C'est trop tard.
Il fallait y penser avant.
Avant ça :

Nous Maréchal de France, chef de l'Etat Français
Décrétons :

Art. 1. Est regardé comme juif pour l'application du présent décret toute personne issue de 3 grands-parents de race juive ou de 2 grands-parents de la même race si son conjoint lui-même est juif.

Art. 2. L'accès et l'exercice des fonctions publiques et mandats énumérés ci-après sont interdits aux juifs :

.....
Fait à Vichy, le 3 octobre 1940
Philippe Pétain.

Vous êtes allé vous faire enregistrer au commissariat de police. Sur votre carte d'identité, le secrétaire a mis un tampon : JUIF. Vous étiez fonctionnaire, vous ne l'êtes plus. Vous étiez commerçant, avocat, médecin, vous ne l'êtes plus. Vous étiez ancien combattant (et même tout prêt à combattre encore), c'est un peu plus compliqué mais, en gros, vous ne l'êtes plus non plus.

Plus tard vous avez été chercher votre étoile, vous avez fait la queue, vous avez donné votre ticket de tissu découpé sur votre carte de rationnement, vous l'avez cousue sur vos vêtements et ceux de vos enfants.

Vous avez tout fait : vous êtes en règle.

« Jadis, écrivait Max Jacob, personne ne me remarquait dans la rue. Maintenant les enfants se moquent de mon étoile jaune. Heureux crapaud ! Tu n'as pas d'étoile jaune. »

Heureux enfants. Enfants français. Enfants aryens.

Nous Maréchal de France, chef de l'Etat Français
Décrétons :

Art. 1. A dater du 1^{er} novembre 1940, le ministère de l'Intérieur assurera la surveillance des camps établis sur le territoire métropolitain pour la garde des Fran-

çais et des étrangers groupés par mesure administrative...

.....
Art. 4. Il est ouvert au ministre secrétaire d'Etat à l'Intérieur, en addition aux crédits accordés par la loi de finances du 31 décembre 1939, un crédit de 32 millions pour [...] : Frais de surveillance des camps d'indésirables.

Fait à Vichy, le 17 novembre 1940
Philippe Pétain.

Vous êtes juif étranger. Ou juif dénaturalisé. Vous êtes l'ordure de l'Europe. A la poubelle. Camps pour indésirables. Camps français. Pithiviers, Beaune la Rolande, Compiègne, Gurs, Les Mille, et trente autres. On va vous renvoyer là d'où vous êtes venu. Ou à Madagascar. En Poméranie. C'est-à-dire nulle part. Ça n'est pas notre problème. Ou on va vous apprendre à travailler. Ou on va vous apprendre à vivre. Dehors, les immigrés.

Vous êtes juif français. Vous êtes juif français, c'est-à-dire que vous êtes juif tout court. Il peut arriver d'ailleurs que vous l'ayez complètement oublié : la République était laïque. Mais on va vous rafraîchir la mémoire. Et si jamais vous en sortez vivant, vous ne l'oublierez plus. En attendant, l'UGIF, l'Union générale des israélites de France, défendra vos intérêts auprès du Maréchal. Il doit bien savoir, lui, que vous êtes de bons juifs. Mais vous ne savez pas qu'il n'y a pas de bons juifs ? Au camp. L'UGIF paiera les frais. En attendant que l'UGIF tout entière soit envoyée au camp.

Tous au camp.

Tous les Français connaissent les camps. Tout Paris connaît les camps. « Untel et Untel sont à Drancy » : des nouvelles comme celles-là font partie de la vie quotidienne. On les plaint. Tristan Bernard est à Drancy : tout Paris se démène. Cocteau. Picasso. Drieu. Et qui encore ? Tout le monde. Il faut aller voir Abetz. Tristan Bernard est libéré. Max Jacob est à Drancy. « Que Dieu lui vienne en aide », écrit Cocteau. Le Dieu des juifs ou le Dieu des aryens ? Tout Paris se démène. Trop tard. Max Jacob est déjà mort. Le frère de Léon Blum est à Drancy. Qui se démène ? Il mourra à Auschwitz.

D'après un recensement de Serge Karsfeld, 73 853 personnes qui ont transité par Drancy ont été envoyées à Auschwitz, Maidanek et Sobibor ; 2 190 sont revenues.

CAMP DE DRANCY. NOTE DE SERVICE N° 77

D'ordre des AA il est formellement interdit à tout interné ou internée d'approcher les ouvriers aryens travaillant dans le camp ou de leur adresser la parole. [...] Il est interdit à tout interné d'entrer dans le vestiaire des ouvriers aryens.

Drancy, le 13 août 1943.

CAMP DE DRANCY. NOTE DE SERVICE N° 78

Relativement à la coupe des cheveux des internés, les atténuations suivantes sont apportées d'ordre des AA aux instructions précédentes qu'ils avaient données :

cat. b.....Coupe à ras

cat. a-c2-c3-c4.....Coupe très dégagée

cat. c1 Coupe normale (cheveux ne dépassant pas les yeux)

Drancy, le 14 août 1943.

« Il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder les petits » : Robert Brasillach, dans *Je suis partout*.

Réveillés brusquement dans la nuit, morts de sommeil, les petits commençaient à pleurer et peu à peu les autres les imitaient. Ils ne voulaient pas descendre dans la cour, se débattaient, ne se laissaient pas habiller. Il arrivait parfois que toute une chambrée de cent enfants, comme prise de panique et d'affolement invincible, n'écoutait plus les paroles d'apaisement ; alors on appelait les gendarmes qui descendaient sur leurs bras les enfants hurlant de terreur.

Georges Wellers, *L'Etoile jaune à l'heure de Vichy*.

*

La cité de la Muette a été construite entre 1933 et 1935. Ses architectes se nomment Marcel Lods et Eugène Beaudoin. M. Jean-Paul Flamand, dans son excellente histoire du logement social (*Loger le peuple*, aux éditions La Découverte), en donne la description suivante :

Le plan d'ensemble combine des tours de quinze étages et des barres de deux, trois et quatre niveaux, implantées « en peigne », et séparées par de petits jardins. Ce plan conciliait l'exigence d'une forte densité de logements avec la volonté de conserver des espaces publics préservés hors circulation pour des espaces de jeu, etc. La construction est fondée sur la définition d'éléments standardisés, préfabriqués sur place dans une usine foraine : le principe en est une ossature métallique de profilés, avec remplissage de béton en rideaux. [...] On se trouve là en présence de la réalisation la plus « moderne », tant sur le plan de l'image architecturale qu'elle propose, que sur le plan technique qui concrétise les vœux de productivité de la période. Un autre signe de « modernité » peut être trouvé dans l'extrême rationalisation de l'aménagement interne des logements : leur superficie très réduite (29 m² pour un deux-pièces cuisine) et le détail de leur plan ne sont pas sans rappeler les réalisations de la même époque en Allemagne, marquées par les recherches des architectes « modernes » promoteurs de la notion d'*Existenzminimum*.

Derrière Lods et Beaudoin, qui ont à leur palmarès beaucoup d'autres réalisations avant et après la guerre, il y a naturellement une idéologie, qui se nourrit à la fois de la tradition des « cités-jardins » (elles-mêmes issues d'expériences comme celles du familistère de Godin et, plus loin encore, des phalanstères de Fourier) et des conceptions de Le Corbusier sur les « unités d'habitation de grandeur conforme ». Deux grandes visions humanistes s'il en fut. Et, pour incarner cette idéologie, un homme clef, d'origine ouvrière, qui fut maire de Suresnes, président du conseil général de la Seine, sénateur, ministre du Front populaire, socialiste ami de Léon Blum, et même un bref temps communiste, et encore ami du maire d'Aubervilliers Pierre Laval : Henri Sellier, l'homme qui fit, entre les deux guerres, la politique des HBM (habitations à bon marché) puis des HLM (habitations à loyer modéré) dans Paris, avec les immeubles de brique de la ceinture des Maréchaux (c'est dans l'un d'eux qu'Anaïk a réussi à se reloger), et hors Paris, avec pas moins de quinze cités, dont la Muette fut la plus réussie. On peut lire

sur le mémorial qui lui est dédié dans la cité de Châtenay Malabry :

Que sa mémoire soit honorée comme celle d'un ami du peuple. Il a consacré sa vie au progrès social, à la gloire de la République et au bonheur des hommes.

Les Tours et le Peigne furent achevés en 1935. Devaient s'y adjoindre des immeubles en gradins, qui ne furent qu'ébauchés, et la Cour d'entrée ou Fer à cheval, qui resta en chantier jusqu'en 1939. Cette Cour d'entrée devait être le lieu de la vie collective, avec des commerces, des équipements sociaux et sportifs. Tout cela était hygiéniste et socialiste. Manquaient à l'appel deux éléments – comme dans la plupart des constructions de la même époque : du travail à proximité et des transports en commun. Ce qui est logique et constant, lorsque l'on cherche des terrains bon marché.

Les premiers locataires des Tours et du Peigne furent des cheminots et des employés de la TCRP (l'actuelle RATP). Mais voilà : les loyers des logements étaient trop chers, l'isolation n'était pas au point, on y cuisait en été et on y gelait en hiver, c'était plein de malfaçons, et l'*Existenzminimum* était vraiment trop minimum. Et tandis que les locataires n'arrivaient pas à se faire à leurs locaux, les habitants des alentours rejetaient en bloc, et les constructions et leurs occupants. La presse critiquait de son côté les « gratte-ciel » qui, visibles des tours de Notre-Dame, étaient une atteinte au paysage français.

Les équipements collectifs ne furent pas réalisés. En 1939, les Tours, inhabitées, étaient déjà en pleine dégradation. Elles devaient être définitivement rasées en 1976 et remplacées par d'autres. Le Peigne, faute de mieux, avait été transformé en caserne pour des gardes mobiles et leurs familles. En quatre ans, ce qui avait été une grande première, une réalisation exemplaire, par ses innovations et ses rationalisations techniques, par son modernisme, n'était plus qu'un tas de bâtisses à la dérive.

Un échec total. Mais qu'on se rassure. Après 1945, chacun de son côté, Lods et Beaudoin vont pouvoir s'en donner à cœur joie pour reconstruire la France bombardée. Eux et bien d'autres,



Drancy. Cité de La Muette.

qui sont les papas de tous nos grands ensembles, ces grands ensembles qui en 1962, avec le plan Delouvrier, vont s'imposer dans la région parisienne. En reprenant les mêmes techniques. Perfectionnées. En grand. Avec succès, cette fois. Et quel succès !

En 1939, donc, le Fer à cheval restait inachevé, sans chauffage et sans sanitaires. L'idée de le transformer en camp de concentration est une idée française : elle revient au gouvernement Daladier qui, à la déclaration de la guerre, y rassembla des ressortissants allemands. On installa donc des barbelés pour fermer le côté ouvert, puis tout autour du chemin ceinturant les trois barres ; on construisit des sanitaires sommaires de planches en travers du terre-plein central : le décor était en place ; et le tout fut confié à la surveillance des gardes mobiles casernés à deux pas. On sait que durant la « drôle de guerre », sous cette appellation de « ressortissants allemands », c'est-à-dire d'ennemis, furent arrêtés et internés les juifs antinazis qui avaient fui l'Allemagne. Drôle, en effet.

Lorsque les Allemands arrivèrent en juin 1940, ils trouvèrent là, à deux kilomètres de la gare de triage, une base idéale pour parquer les prisonniers de guerre anglais et français en transit vers l'Allemagne : la cité de la Muette devint le *Frontstalag III*.

C'est en août 1941 que les premiers juifs arrivèrent au camp de Drancy. Il s'agissait des premières victimes de la grande rafle parisienne de plus de 4 000 personnes, effectuée par 2 400 inspecteurs, gradés et gardiens français de la préfecture de police. Yves Jouffa a fait partie des quarante avocats juifs figurant parmi les premiers arrivants :

Rien n'avait été prévu pour nous accueillir. Dans les immenses salles de béton brut, on avait posé des châlits de bois, sans paille, sans couverture. Les courants d'air étaient tels que, l'hiver venu, l'eau gelait la nuit dans les chambres. Il y avait vingt robinets dans la grande cour pour cinq mille internés et les commodités étaient à l'avenant. Il n'y avait pas de récipients pour la nourriture, et nous avons dû nettoyer, avec la terre de la cour, les vieilles boîtes de conserve rouillées laissées par d'anciens prisonniers.

A cette date, le « camp » est donc entouré d'un double rang de barbelés avec des miradors à chaque coin. Le sol de la cour est en mâchefer, qui produit en été une épaisse poussière noire et qui est inondé en hiver. Plus tard, on le cimentera et on sèmera même au milieu du gazon. Le bloc sanitaire en planches qui barre le côté ouvert du Fer à cheval est surnommé « le Château rouge » ; un autre bloc, du côté fermé, est affecté à la fouille. Autour du camp, il reste encore des jardins, des terrains vagues et des terrains d'usines, mais il n'en est pas moins situé au cœur de l'agglomération : outre les logements des gendarmes et de leurs familles dans le Peigne, il y a de nombreux pavillons, des commerces, un café, et le marché municipal est à cinquante mètres de là.

Le camp de Drancy est un camp français. S'il relève du commandement supérieur du SS Dannecker qui s'occupe en France de toutes les affaires juives au nom du Reich, il est placé sous l'administration directe de la préfecture de police, en vertu du décret du 1^{er} novembre 1940 signé Philippe Pétain, cité plus haut. Les directives générales de Dannecker sont reprises en français pour former une réglementation plus précise, rédigée et signée par l'amiral Bart, préfet de police de la Seine, et par le général Guibert, commandant la gendarmerie de la région parisienne. Jusqu'en juillet 1943, la garde du camp est assurée exclusivement par la gendarmerie française, tandis qu'une équipe de policiers de la préfecture s'occupe de la surveillance intérieure. A cette date, celle-ci est relevée par des SS, tandis que, jusqu'à la fin, les gendarmes français continuent à assurer efficacement la garde. En fait, la présence allemande au camp de Drancy ne dépassera jamais cinq hommes, représentant les « AA », les autorités allemandes.

Comme dans les camps nazis, comme dans le ghetto de Varsovie, l'administration interne était assurée par des cadres juifs. Le gouvernement de Vichy avait « permis » à l'UGIF de subvenir aux besoins des détenus : version française du principe que l'extermination des juifs devait être financée par les juifs. Ainsi l'UGIF envoya-t-elle au camp ce qui pouvait contribuer à sa bonne marche : du sable et des bétonneuses qui

permirent notamment la construction d'une porcherie pour les Allemands, et des colis qui n'arrivaient pas tous et qui alimentaient le fructueux marché noir auquel se livraient les gardes mobiles auprès des internés : ils revendaient le sucre jusqu'à 7 francs le morceau, le pain 150 francs les 200 grammes. « Par suite du manque de nourriture, les internés mangent des légumes crus en les épluchant ou font cuire les déchets », indique un rapport de la préfecture. En novembre 1941, 1 400 détenus furent victimes d'une épidémie de dysenterie. De 1941 à 1944, 40 détenus moururent de faim sans quitter Drancy.

La population du camp atteignit jusqu'à 7 000 personnes. Les bâtiments avaient été prévus pour 700 habitants. Ils en logent aujourd'hui environ 400.

*

En 1942, après la grande rafle des 16 et 17 juillet par la police française, conséquence de la décision nazie de mettre en œuvre la solution finale de la question juive et de déclencher l'opération *Vent printanier*, Drancy devint le point de départ unique, la tête de ligne pour Auschwitz. Les déportés étaient embarqués, sur le quai dit « quai aux moutons » de la gare du Bourget, dans les wagons à bestiaux qui demeuraient sous la garde et la responsabilité des gendarmes et des cheminots français jusqu'à la frontière.

Quand ils remettaient leur argent à l'administration du camp, les détenus recevaient une quittance rédigée en allemand qui indiquait la contrevaletur en zlotys polonais.

*

Max Jacob, juif breton qui avait écrit *Les Poèmes de Morven le Gaélique*, vivait depuis vingt ans à l'ombre de Saint Benoît sur Loire. Il disait qu'il ne voyait pas pourquoi on viendrait chercher un vieillard inoffensif qui ne demandait qu'à pouvoir continuer à prier et à cultiver des carottes. La police française vint le chercher en février 1943. Il mourut à Drancy de la pneumonie qu'il avait contractée pendant l'interminable trans-

port. Il s'excusait humblement auprès de ses compagnons de dire ses prières catholiques.

Il y eut quand même un garde mobile qui protesta contre le régime du camp. Il s'appela le lieutenant Dhuard.

Le dernier convoi partit de Drancy le 31 juillet 1944. Le 17 août, on réussit encore à joindre 51 internés de Drancy au dernier train qui emmenait à Buchenwald les détenus politiques des prisons parisiennes. Paris était déjà en insurrection. La Libération était commencée.

Beaucoup de gardes mobiles participèrent à la libération de Paris.

La police parisienne fut décorée de la Légion d'honneur.

*

Graffitis relevés après la Libération :

Arrivés à Drancy le 19 juillet 1944. Lucie Fuantès et sa mère, 58 rue Sedaine. Déportées le 31 juillet 1944. Avec bon moral.

30-6-44. Le dernier convoi ! ... qui reviendra BIENTÔT.

Merci quand même à la France. Greiffenhagen.

On a effacé les graffitis. On a tout effacé.

En 1976, la municipalité a inauguré un monument du souvenir.

*

Bien entendu, l'histoire du camp de Drancy ne s'arrête pas d'un coup de baguette magique en août 1944. L'administration française n'allait pas se priver comme ça de ce bel instrument. Drancy continua donc à servir jusqu'en 1946, pour l'internement des collaborateurs, cette fois. Les mêmes gendarmes les gardèrent avec le même zèle. Cette continuité n'est pas une exception ; on a vu mieux : le camp de Saint Maurice d'Ardoise, par exemple, dans le Gard, a servi à interner successivement des Espagnols, des ressortissants allemands, des juifs, des collabora-

teurs, des militants du FLN algérien, des membres de l'OAS, jusqu'à ce que ses baraquements soient affectés au logement des harkis.

*

« Drancy la Juive », camp français en forme de quartier de banlieue coupé du reste de la ville, Drancy avec ses gardes mobiles français, ses cinq Allemands pour la bonne organisation, son administration intérieure, sa police et ses chefs juifs – son *Judenrat* –, « Drancy la Juive », c'était le ghetto de Paris, un petit ghetto de Varsovie français. A la fois ghetto et *Umschlagplatz* : place de l'embarquement.

Umschlagplatz : c'est un goy polonais, Rymkiewicz, qui écrit : « Est idiot celui qui considère que ce qui s'est passé dans les rues Niska, Dzika, Stawki ne recommencera plus. La liquidation a été interrompue. Mais nous qui vivons à proximité de l'*Umschlagplatz*, nous savons bien que rien n'est encore terminé. »

*

Heureux ceux qui pensent que le temps efface tout. Il est des lieux d'horreur transformés en havres de paix. Au Sénégal, l'île de Gorée qui pendant des siècles servit à parquer les esclaves de toute l'Afrique en partance pour les Amériques – une autre *Umschlagplatz* – est aujourd'hui un paradis pour les touristes. On y a installé un Institut international. Au large de la Guyane, le bagne, les îles du Salut, l'île du Diable où le capitaine Dreyfus souffrit l'enfer, sont des buts de pique-niques pittoresques pour les techniciens de la fusée Ariane. Lieux idéals pour un club Méditerranée.

La cité de la Muette a simplement été rendue à sa destination première. Il n'avait pas fallu grand-chose pour l'aménager en camp. Juste ajouter les barbelés et quelques baraques de planches, murer des espaces sous les galeries. Même les gendarmes étaient déjà en place. Il n'a pas fallu grand-chose pour repasser du camp aux HLM. Juste démonter les

barbelés et les baraques. Terminer les travaux de canalisation et les cloisons intérieures. Peindre. Une première « réhabilitation », en somme. On n'a même pas eu besoin de déménager les gendarmes. Ils sont toujours là, dans les tours voisines.

Il est d'autres lieux d'horreur, au contraire, où tout a été rasé. Tout a disparu, du moins aux yeux du passant ignorant. Tout est différent. Même l'espace n'est plus le même. A Varsovie, sur l'emplacement du ghetto, sont plantés des immeubles rectilignes et des allées d'arbres, et, dans un endroit auquel, dans la ville, nulle indication ne vous mène, s'élève un monument grandiose que nul Polonais ne semble visiter en dehors des cérémonies officielles et où s'arrête, de temps à autre, un car de touristes ouest-allemands. Le monde entier peut bien ne jamais oublier le ghetto de Varsovie, on ne trouve, sur son emplacement même, qu'oubli et indifférence. Il faut toute la force de l'émotion intérieure qui vous étreint de savoir, simplement, que vous êtes là, pour qu'en regardant autour de vous, vous arriviez à imaginer ce que fut le ghetto.

Ici le temps n'a rien recouvert. Tout est banal, parce que tout a toujours été banal. Aucun effort d'imagination à faire. C'est même rare, dans le décor en continuelle transformation de la banlieue parisienne, une telle permanence. Ce sont toujours les mêmes galeries, les mêmes façades indigentes, les mêmes étroites fenêtres. Toujours cette vague impression d'inachèvement due à la pauvreté du matériau. La cité a changé d'affectation, elle n'a changé ni dans sa forme ni dans quelque chose d'indéfinissable qui doit être sa nature profonde. Visitez-la avec un ancien du camp. Il vous montrera où étaient les chambrées des enfants, les cachots, la baraque de fouille, l'administration juive et le bureau des commandants juifs successifs – Kohn, Blum. Il vous indiquera la cave où fut creusé un tunnel, avec le soutien de l'administration juive, qu'un « mouton » venu de Compiègne vendit aux SS. Non, pas besoin de faire un effort, pour voir la queue des détenus se rendant dix par dix aux latrines du « Château rouge ». Voici l'endroit précis, pratiquement inchangé par rapport aux photos que l'on a conservées, où

se produisait la bousculade à l'arrivée des autobus, quand les gardes mobiles en faisaient descendre leur cargaison humaine. Recouvrant exactement l'ancien terre-plein central, se trouve aujourd'hui le triste jardin cadénassé, et, autour, là où se succédèrent mâchefer et dalles de ciment, c'est maintenant le parking où dorment, en attendant le week-end, des voitures familiales à bout de souffle. A l'ouest, la clôture de barbelés s'écarterait de la barre des logements, ménageant un espace triangulaire : on appelait ce terrain pelé une cour et on y fit jouer les enfants à certaines heures, sous l'œil des passants. Aujourd'hui, il y a là un magnifique gymnase couvert, en brique vernissée avec un immense toit d'ardoise noire.

Comme la cité est vieille et mal bâtie, sa population actuelle est composée de gens modestes qui sont, dans une grande proportion, des immigrés. Cette histoire-là n'est certes pas leur histoire. Heureusement pour eux, car qui pourrait vivre ici, s'il fallait à chaque moment entendre dans sa mémoire résonner tant d'abjects échos ?

A l'entrée, donc, il y a le monument. Il est énorme, rose et hideux. Éternelle question : comment faire pour que les monuments du souvenir ne soient pas comme la dernière pierre qui scelle définitivement l'indifférence et l'oubli ?

Devant le monument a été disposé un wagon de marchandises sur ses rails, repeint à neuf : « Chevaux 8, Hommes 40. » Il est fermé, mais lorsqu'on l'ouvre, on peut voir à l'intérieur des objets du souvenir, des photos, des documents.

*

Voici quelques années, arrivant à Drancy, le nouveau proviseur du lycée Eugène Delacroix, M. Jacques Durin, voulut voir ce qui restait du camp. Le lycée est à deux cents mètres. Il croyait, « comme tout le monde », qu'il y avait eu là des baraquements, enfin tout le décor lugubre et classique, et qu'il n'en restait rien. Il n'avait pas imaginé cela. Peu des gens qui viennent à Drancy ont imaginé cela : que le camp est toujours debout et intact. M. Jacques Durin a décidé de consacrer à la

mémoire du camp de Drancy un monument qui n'est pas de pierre mais de papier, en rédigeant avec ses élèves un livre-album qui a été imprimé au Bourget. C'est le monument le plus simple, le plus émouvant et le plus efficace contre l'oubli.

Mais le vrai monument, c'est la cité de la Muette tout entière.

*

Avant d'arriver ce matin-là, ce matin gris, à la cité de la Muette, ils avaient donc passé la nuit à Aubervilliers dans un hôtel dont la cour était encombrée de cars de touristes : « *Wir sind der Mittelpunkt der Welt* », nous sommes le point central du monde, clamaient les flancs d'un de ces cars. Mais ici c'était n'importe où, un hôtel grand et anonyme, à deux pas des portes de Paris. A la réception on pouvait retenir sa place pour les tours guidés en bus panoramiques :

AUJOURD'HUI

VISITE DU MUSÉE D'ORSAY ET DU JEU DE POMME

Au petit déjeuner, autour de grandes tables dans une salle bruyante et sans fenêtres, ils s'étaient trouvés mêlés à des Québécois du troisième âge, débutant leur circuit « Toute l'Europe en quinze jours ». Le service était fait par des Tamouls, ou plutôt il n'était pas fait, ce qui avait provoqué la colère des messieurs québécois : « On n'est pas servi ici. » Scandale, il n'y avait plus de beurre. Heureusement, pour égayer l'ambiance, se trouvait là également un séminaire français et, à leur table, un joyeux cadre commercial affichait le plaisir qu'il avait eu à passer la nuit avec une jeune femme bien (du même séminaire ?) : « Il n'y a pas de beurre, mais vous avez trouvé un tampax. » (« Est-ce que j'ai bien entendu ? » avait demandé François, incrédule et pudibond, à Anaïk. Oui, il avait bien entendu.) Après quoi le joyeux cadre commercial avait décidé de narrer à sa conquête présente quelques-unes de ses conquêtes passées : « Elle était hollandaise, non elle était bouchère. Enfin elle ne manquait pas de chair. » Ha ! Ha ! A moins que ce ne soient les paroles d'une chanson ? La jeune femme bien avait

l'air hagard de celle qui sort d'un mauvais rêve pour se rendre compte que ce n'était pas un rêve. François prenait des airs choqués ; c'est le moment qu'avait choisi Anaïk pour lui aboyer, dans le brouhaha, quelque chose à propos des charmes discrets de la bourgeoisie et, allez savoir pourquoi, son ton lui avait paru tellement agressif qu'il avait pris ça pour lui et s'était mis à faire la tête. Anaïk avait essayé de lui expliquer que non, que ce n'était pas lui qu'elle visait, qu'elle avait seulement cru voir une autruche traverser la salle à manger et que ça lui avait rappelé le film de Buñuel. François ne s'était pas laissé convaincre et il avait continué à la faire, la tête.

Et bien sûr, ils avaient été reprendre le RER à la gare d'Aubervilliers qui est loin du centre d'Aubervilliers, pour descendre à la gare de Drancy qui est loin de Drancy. Et encore avait-il fallu qu'ils changent de train au Bourget car en vertu du principe déjà exposé du *saute-mouton*, un train qui s'arrête à Aubervilliers ne s'arrête jamais à Drancy, et vice versa. De là ils avaient traversé le long pont de béton auquel s'accoudait, solitaire et mélancolique, une Indienne en sari, et marché parmi les pavillons, les roses et les pois de senteur. Un ensemble pavillonnaire d'une ampleur sans précédent et remarquable, non seulement par le nombre des molosses hurleurs mais par l'abondance des écriteaux dissuasifs :

Je monte la garde.

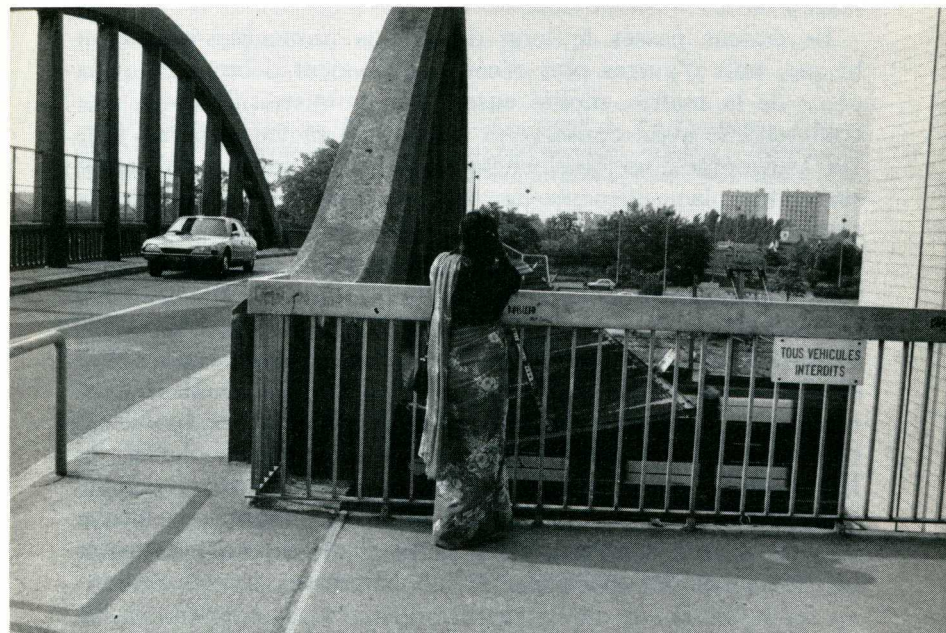
Vous pénétrez dans cette enceinte à vos risques et périls.

Ou ces mots sur une succession de petits écriteaux dont le premier porte une tête de mort noire sur fond sanglant très réussie :

DANGER DE MORT

Maison piégée. Chien méchant. DANGER.

Dans un dépôt de pierres tombales, rien que de pierres tombales, deux fauves montaient aussi la garde. Ils avaient donné de la voix à leur passage, en faisant d'énormes bonds le long du grillage. Qu'y a-t-il à voler dans un dépôt de marbrier ? s'était



interrogée Anaïk. Un cadran solaire, à la rigueur, même si c'est lourd à emporter sur son dos : mais une pierre tombale ? Elle avait photographié les monstres qui gueulaient de plus belle et, sur le trottoir d'en face, le patron de la marbrerie était sorti pour aboyer : « Vous n'avez pas fini d'exciter ces pauvres bêtes ? »

Ils étaient passés le long de grands immeubles-barres en brique, puis d'autres plus récents, et avaient débouché sur la place de la mairie, moitié ensemble administratif, moitié cité commerciale avec, conservé et pimpant, l'ancien hôtel de ville 1900 surmonté d'un joli clocheton. Ils s'étaient reposés un instant sur cette place disposée en forum, semée de colonnes de céramique blanche, et ils avaient admiré un gros machin bizarre formé par un triangle de béton dont s'échappe et où se love une sorte d'écoulement solide brunâtre en plastique qui fut peut-être doré : le fleuve de la vie ? Il se termine par un robinet de cuivre bien astiqué. « C'est certainement un monument, avait diagnostiqué Anaïk, puisque ça ne sert à rien. » Ils étaient repartis en laissant sur leur droite des immeubles modernes blancs avec des portes à interphones, et sur leur gauche la cité Vaillant Couturier, nettement plus ancienne. Sur l'avenue, beaucoup de constructions datant du début du siècle, en brique noircie, ce genre d'immeubles qui rappellent toujours à François un vers du poète québécois Gaston Miron :

Le cœur serré comme des maisons d'Europe

Un panneau leur avait indiqué : « La Muette/Le Village parisien/Les Oiseaux » et ils avaient fait la seule jolie rencontre de ce parcours-là : un monsieur qui poussait une petite voiture chargée de fleurs en plâtre : « La Rose Baromètre. » François avait eu l'idée d'en acheter une pour Julia, qui attendait qu'il lui rapporte un souvenir de voyage, et puis sa paresse lui avait soufflé qu'il en trouverait certainement d'autres et de mieux. Que ce n'était pas urgent.

Mais qu'est-ce qui est urgent, dans ce voyage ?

Aubervilliers : Akim au Jean Bart. – Les 4 000 de La Courneuve : barre implorée, racines perdues. – Requiem pour Le Corbusier. – Daoud : « nationalité amour ». – L'Imprévu. – Fort d'Aubervilliers, jardins ouvriers. – Forts et fortifs. – Le Landy. – Pierre Laval, baron de la couronne parisienne. – « Petits enfants d'Aubervilliers. » – Je ne suis pas raciste, dit-elle. – Excursion à Saint Denis. – L'écluse des Vertus. – Vivre à Auber. – Rachid Khimoune, les artistes de la Maladrerie. – Le 17 octobre 1962, rue de l'Union.

Vendredi 26 mai, suite. La gare d'Aubervilliers-La Courneuve date du temps des Chemins de fer du Nord : on sort sur une place-parking-terrain vague, chantier de la future autoroute A 86 – celle qui dans un, dix ou cent ans bouclera sa boucle autour de Paris. Suivant la règle désormais connue, la gare est relativement proche de Saint Denis, mais pour gagner le centre d'Aubervilliers il est préférable de prendre le bus. Et bien entendu ils se trompent, ils ne prennent pas le 150 mais le 150 A, ce qui change tout, car ils devraient savoir que le 150 A est un *direct* qui ne s'arrête plus avant Paris, porte de Pantin. Et donc, après avoir fait un kilomètre en vingt minutes et longuement stationné dans d'interminables embouteillages, le chauffeur brûle allégrement l'arrêt de la mairie, refuse d'ouvrir sa porte pendant les longues pauses aux feux suivants et ne cède finalement aux supplications des voyageurs éplorés – vieilles dames à cabas et Africains plus résignés – qu'à un kilomètre de là, au coin d'un carrefour inconnu. Il n'y a plus qu'à s'orienter et à refaire le trajet à pied.

Aubervilliers est collé à Paris, chevillé par la porte de La Villette. En apparence, sur la carte, Aubervilliers n'est que le prolongement des quartiers les plus prolétaires de Paris. Le